

CHARLOTTE  
HERVOT  
redactions@le-mensuel.com

ROMAIN  
JOLY

CENTENAIRES

# Mémoires vives

L'Ille-et-Vilaine compte une quarantaine de centenaires. *Le Mensuel* en a rencontré cinq, témoins d'une autre époque, mémoires vivantes d'un monde sans télé couleur.

**L**es chambres des maisons de retraite, qu'elles soient publiques ou privées, se ressemblent. La porte d'entrée, numérotée, est assez large pour laisser passer un fauteuil roulant ou un déambulateur. Il y a une petite salle de bain sur le côté et le lit monoplace, surplombé par un crucifix, barré le milieu de la pièce. Le couvre-lit, parfois tricoté par le pensionnaire, tombe parfaitement. Dans la pièce, on trouve un fauteuil, un secrétaire et une table de nuit, tout au plus. Peu de mobilier, mais du beau ! Reliques d'un monde sans Ikea. Des piles de *Quest-France* s'amoncellent çà et là. Emilie Cotin, une centenaire qui prouve que l'élégance n'a pas d'âge, est une fidèle lectrice : « Je regarde les décès, les naissances, les mariages, tout ça... »

Les souvenirs foisonnent davantage que les meubles. Difficile de converser succinctement avec une personne qui a vécu deux, trois, voire quatre fois l'équivalent de votre vie. Il vaut mieux arriver à l'heure aussi, sans quoi César Covo, auteur et ancien imprimeur de 101 ans, vous rappelle les bases de la ponctualité. Il faut parler fort, quitte à s'époumoner, si l'on veut que Madeleine Thomas (106 ans), « petite reine des calendriers », raconte son quotidien à l'imprimerie Oberthür. Ou il faut s'arranger

pour qu'un auxiliaire de vie assure la « traduction », comme avec Germaine Gautier, bientôt 102 ans. Certains, comme Hélène Leclere, n'ont pas leur langue dans la poche. À presque 102 ans, cette pensionnaire de la maison de retraite des Roseraies conserve une piquante lucidité. Ce n'est bien entendu pas le cas des 19 564 centenaires recensés en France en 2013. Mais l'augmentation de la durée de vie devrait entraîner une évolution de la typologie des plus de cent ans. L'institut national d'études démographiques (Ined) prévoit d'ailleurs une multiplication par dix du nombre de centenaires dans l'Hexagone d'ici à 2060. Ces derniers seraient actuellement une quarantaine en Ille-et-Vilaine. *Le Mensuel* en a rencontré cinq, Madame Gautier est la seule à vivre encore dans sa maison. Elle réside dans le même pavillon depuis plus de cinquante ans. Pour les autres, les aides au maintien à domicile du conseil général n'ont pas suffi. Fragilisés suite à une chute ou devenus trop dépendants, ils ont intégré un établissement spécialisé. Ils y ont partiellement reconstitué leur « chez-eux ». Sur les murs des 20 m<sup>2</sup> qu'ils louent au mois, on trouve pêle-mêle des diplômes, des médailles du travail, des dessins d'enfants et des photos. Beaucoup de photos. En noir et blanc le plus souvent. Ils ne savent généralement plus quand, ni où elles ont été prises. Parce que « vous savez, c'est vieux, tout ça ». ■



## Emilie Cotin

100 ans



### « Je vais à la messe, mais à la télé... »

« Je m'appelle Emilie Cotin, née Travers en 1913 à Dreux. Mon père était dans les chemins de fer. Tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. A trois ans, je suis partie de Dreux. Il a été nommé à Versailles-Chantiers. On était quatre filles, à la grande désolation de mon père. Je suis la dernière. Pendant la Première Guerre, ma mère était cantinière à Villacoublay. J'ai été à l'école libre de Chevillon jusqu'à treize ans. Je n'ai pas été très heureuse. On n'était pas riches, si bien que ceux qui avaient les moyens étaient mieux vus. »

« Quand mon père a pris sa retraite, on est venus habiter le pays d'où il venait : La Bouëxière. C'est là que j'ai connu mon mari, Joseph. Il était de Mécé. Ses parents tenaient un café-alimentation dans la campagne. A l'époque, les cafés vendaient aussi bien des œufs que de la viande. Et il y avait déjà le dépôt du *Quest-France*. J'ai travaillé dans un café, dans une épicerie et dans les chapeaux aussi, j'ai été modiste avec ma cousine. Je me suis mariée en 1934 à La Bouëxière. On s'est mis à notre compte à Saint-Aubin-du-Cormier. On vendait et on réparait des vélos. Les vélos Cotin, à Rennes, c'était connu. Ça allait bien. Malheureusement, la guerre est arrivée. Mon mari a été mobilisé et je suis restée toute

seule avec mes deux petits. Je ne pouvais pas fermer la boutique, parce qu'il y avait d'autres mécaniciens. Quand mon mari est revenu, il a été couché longtemps. Il avait attrapé une pneumonie. Quand il a repris la santé – parce qu'on allait au dispensaire –, on a démenagé notre commerce de vélos. On était rue de l'Alma, à l'angle du boulevard de Beaumont. Mes fils avaient grandi, ils travaillaient à l'atelier. On a aussi habité un beau pavillon dans un lotissement à Saint-Grégoire. Quand on a pris notre retraite, on s'est installés au Colombier. Le dimanche, dans la vieille rue de Nantes, il y avait un café qui faisait bal-musette. J'aimais beaucoup danser. »

« C'est triste de vieillir. Maintenant, je suis dépendante de mon déambulateur. Je vais à la messe, mais à la télé, le dimanche matin... Je ne vais à la chapelle que lorsqu'on m'emène en fauteuil, pour les grandes occasions. On est arrivés à la maison de retraite de Saint-Cyr en 1998. Mon mari était malade, il est parti. J'ai fêté mes cent ans la semaine dernière. La salle était pleine. Tout Saint-Cyr était dans le salon ! Il y avait même de la famille que je ne connaissais plus. Quand on reste des années sans se voir, on s'oublie. »



## César Covo

101 ans



### « On a accueilli de Gaulle sur les barricades »

« Mon père était Français. Il avait une grande imprimerie à Sofia (Bulgarie). Je suis allé à l'école des frères catholiques là-bas. Je suis rentré en France en 1930. J'ai fait mon service militaire au huitième régiment de dragons de Lunéville. Ensuite j'ai travaillé chez Renault. Je faisais du montage de châssis à la chaîne. En 1936, je me suis engagé dans la première brigade internationale en Espagne, jusqu'à ma blessure. J'ai reçu un éclat d'obus. Quand je suis rentré en France en 39, le pays était en guerre. J'ai été résistant à Paris. A la Libération, on a accueilli de Gaulle et le général Leclerc sur les barricades à Paris. J'ai mon certificat d'ancien combattant. »

« J'ai été nommé employé à l'ambassade de Bulgarie à Paris. Je parle bien le bulgare, l'espagnol et le français, alors je faisais de la traduction. En 1950, j'ai rencontré Henriette, une petite Bretonne. Elle travaillait comme dactylo dans une entreprise en face de l'ambassade. On se faisait des signes par la fenêtre. On s'est fréquentés un temps puis elle est tombée enceinte. A l'époque, on ne pouvait pas avorter, alors on s'est mariés. Je ne sais plus quand, j'ai la mémoire qui flanche. Ma belle-famille était fâchée. Ils ne voulaient pas que leur fille épouse un Parisien. Mais quand on a eu l'enfant, tout le monde

était heureux. On a eu trois filles. Ma femme est décédée à 48 ans. »

« Après avoir travaillé à l'ambassade, j'ai été imprimeur. A l'époque, la matière plastique, c'était nouveau. Comme j'avais trouvé une astuce pour imprimer sur du plastique, j'avais beaucoup de clients. A la retraite, j'ai vendu mon imprimerie. Je suis arrivé à Rennes par le biais de ma fille qui y habite. Je sors un peu, mais je commence à être fatigué. Je m'accroche, mais je sens que c'est bientôt la fin. »

« La famille vient toujours me voir. Pour mon anniversaire, mon petit-fils Thomas m'a offert un ordinateur. Je m'en sers pour taper des comptes rendus sur la nourriture de la maison de retraite. La directrice me relit et c'est envoyé plus haut. Quand je suis arrivé, c'était très mauvais par rapport à maintenant. »

« J'ai été militant communiste jusqu'à peu de temps avant mon mariage. A la fin, j'étais déçu, j'ai quitté le parti. Je vote quand même à gauche, je n'ai pas changé de camp. Le fascisme, pour moi, c'est l'ennemi principal. J'ai écrit deux livres. Le premier sur la guerre d'Espagne, *La Guerre, camarade !*, et *Guerre à la guerre*, où j'ai raconté ma vie, de mon enfance jusqu'à la retraite. J'ai tapé les manuscrits sur mon ordinateur. »

## Hélène Leclere

101 ans



### « A treize ans, je suis partie gagner ma vie »

« Je me lève à 8 h tous les matins. Je bois mon café et je lis *Quest-France*. Les obsèques. Tous les jours. J'étais à l'école à Saint-Onen-la-Chapelle. J'avais sept ans quand la Première Guerre s'est finie. Je me rappelle des petites voitures américaines et du voisin qui est parti. Quand le tocsin a sonné à la fin de la guerre, il est rentré. C'est tout ce dont je me souviens. A treize ans, je suis partie gagner ma vie dans une ferme dans les Côtes-du-Nord. Je suis revenue chez des patrons, dans une ferme à Montauban-de-Bretagne. Mes parents aussi ont eu une ferme. On était quatre enfants. Deux filles, deux garçons. Il reste plus que moi. »

« Je n'ai pas de secret de longévité. Je bois pas d'eau, j'aime pas la flotte. Et j'ai jamais pris de médicaments. J'en ai tellement fabriqué dans ma vie... J'ai travaillé deux ans au Magasin moderne de la rue Le Bastard. Et j'ai été préparatrice en pharmacie à l'hôpital Guillaume-Régnier pendant 37 ans. Mon mari, Maurice Leclere, était infirmier là-bas. On s'est mariés en 1934, un an après notre rencontre. On s'est installés à Rennes en 40, pendant la guerre. Quand un avion passait, on allait se cacher où on pouvait. Et on mangeait quand on pouvait. Un jour, une bombe est tombée dans l'hôpital psychiatrique. J'ai eu des éclats dans un mollet. »

« On a eu deux enfants : Maurice, comme son père et Hélène,

comme sa mère. A l'époque, les prénoms, c'était pas compliqué. Maintenant, ils mettent des noms à coucher dehors. J'ai sept petits-enfants, seize arrière-petits-enfants et une arrière-arrière-petite-fille de cinq ans. »

« Je regarde la télé, mais y a pas grand-chose. J'ai eu ma première télé en 1965. C'était pas en couleur et tout le monde n'en avait pas. Comme les voitures. On a eu notre première voiture en 67. J'ai arrêté de conduire à 80 ans. L'année dernière, je me suis cassé un bras en tombant dessus. J'ai été hospitalisée et j'ai fait de la rééducation. Je me déplace avec mon déambulateur. J'ai mal à une jambe et mon bras marche pas bien. Je ne pouvais plus être chez moi. Mais ça me dérange d'être à la merci de tout le monde. On se sent gênant. J'ai pas été habituée à demander comme ça. C'est dur de partir de chez soi, vous savez. »

« J'ai juste amené mon matelas, quelques meubles et mes bibelots. J'aurais voulu deux pièces. Ici, c'est cher. Presque 3 000 tous les mois et c'est pas grand. Mais y a une chapelle. Je vais à la messe tous les samedis à 17 h. Y a pas longtemps, j'ai été opérée. Ils croyaient que j'allais être partie, mais je suis solide ! Si j'ai eu peur de mourir ? Aahh dame non ! J'ai dit : « J'aime mieux mourir sur le billard que de continuer à souffrir comme ça. »



## Germaine Gauthier

101 ans



### « J'ai neuf petits-enfants et six arrière-petits-enfants »

« Mon père était infirmier dans une clinique et ma mère nous élevait. On était trois enfants. J'ai été à l'école en Normandie jusqu'au certificat d'études. Après, ma maman m'a trouvé une place de bonniche à Troarn, à côté de Caen. J'ai travaillé comme ça trois-quatre ans, puis j'ai fait quelques ménages, avant de me marier en 1934 avec Louis Gauthier. Il travaillait dans le bâtiment et après il est rentré aux PTT. On a eu quatre garçons et une fille. On est arrivés à Rennes avant la guerre. A cette époque, on vivait dans la peur, on se cachait dans les petits coins. »

« J'ai perdu un frère dans cette guerre-ci. Le 5 juin 1944, je venais d'accoucher. L'hôpital avait été détruit par les bombardements. Je suis partie de la maternité avec mon bébé et ma petite valise. Un monsieur m'a emmenée en charrette jusqu'à une grosse ferme. Là-bas, on m'a dit : « Elle a qu'à aller dans le hangar avec les autres. Et si elle veut de la paille, elle n'a qu'à en tirer. » J'avais demandé à changer mon bébé près de la cheminée. Le lendemain, j'ai dormi chez une petite grand-mère. Elle m'a laissé son lit. Je vous raconte ça parce que ça en dit beaucoup sur le cœur des gens. »

« A Rennes, on a habité près de la place de Bretagne. Puis impasse du Verger. Lors du bombardement, notre maison du Verger, c'est la seule qui est restée. En décembre 1956,

on s'est installés dans ce quartier, à Italie. J'aimais bien voir le Thabor et aller à la braderie. Quelle femme n'aime pas ça ! Ça me prive de ne plus pouvoir sortir. On n'a jamais eu de voiture, mais des vélos, beaucoup de vélos... J'ai fait du vélo jusqu'à 88 ans, jusqu'à ce que je me casse la figure. Maintenant, j'y vois plus, mais je cousais et je crochetais beaucoup. Je ne m'ennuyais jamais. »

« Je n'ai pas voté aux dernières élections. J'ai pas fait mon devoir ! Mais ils ne nous encouragent pas beaucoup non plus. J'ai toujours mon jardin, c'est mon voisin qui s'occupe des fleurs. C'est agréable, ce petit coin. J'avais aussi commencé à apprendre l'anglais pour pouvoir téléphoner à ma famille au Canada. J'ai été deux fois là-bas. Pour mes cent ans, ils sont venus à 32. J'étais surprise de les voir. J'ai neuf petits-enfants et six arrière-petits-enfants. Ça compte beaucoup quand on est âgé. Les enfants pourraient se désintéresser. Je suis chanceuse, beaucoup de personnes ne peuvent plus rester chez elles. Mon fils Jean, c'est mon commissionnaire. Et j'ai la même auxiliaire de vie depuis 23 ans, plus une infirmière, le coiffeur, le pédicure... C'est une époque où les personnes âgées sont bien soutenues. Autrefois, il n'y avait rien de tout ça. Du moment que je suis chez moi, c'est tout ce que je demande. Je ne me sens pas prête à partir. »